

## LE RÉVEIL

Que j'aime à voir le doux réveil  
De l'aube encor tout endormie,  
Sourire aux rayons de soleil  
L'arrachant à sa rêverie.

Lorsque l'aurore a reparu  
L'aube à l'oubli s'est immolée,  
Dans les nues elle a disparu,  
Dans sa blancheur immaculée !

Les heures viennent au matin,  
Dès le retour de la lumière ;  
Pour cueillir le lys de satin,  
Tout blanc, éclos sur la bruyère.

Les fleurs dans leur seule beauté,  
Brillent sous l'éclat de l'aurore :  
Les roses dans leur majesté  
S'ouvrent au soleil qui les dore.

C'est alors que chante l'oiseau ;  
L'heure où la brise harmonieuse  
Murmure au vol du passereau,  
Qui fuit, l'aube mystérieuse.

Ainsi l'aube naît à l'Orient,  
Afin d'ensevelir les ombres ;  
Et Phébus, cet astre riant,  
Chasse enfin du ciel les nuits sombres.

ULLA.

## AU PAYS DES BOERS

Il y a vingt ans, — ce n'est pas encore bien loin — ce pays n'avait pas d'histoire ou, pour parler exactement, personne ne s'en préoccupait, ce qui ne lui faisait aucun mal, au contraire.

Aujourd'hui, le monde entier a les yeux fixés sur ce coin de terre, et c'est presque avec étonnement que, malgré la vulgarité de la géographie, nous avons appris l'existence de ces mœurs filles des nôtres.

C'est que l'Afrique nous a toujours paru la terre farouche, patrie des fauves et des races cruelles qui commencent l'humanité. Les échos des missions scientifiques et religieuses nous ont souvent apporté des récits terrifiants. Mais si ce grand triangle de terre mystérieuse ne veut point se laisser traverser, en revanche, ses côtés sont plus hospitaliers. Au nord par l'Algérie, au sud par la colonie du Cap, l'Afrique a été entamée par le vieux monde.

Le cap des Tempêtes doublé par Barthélemy Diaz, et baptisé cap de Bonne-Espérance par Jean II, roi de Portugal, était habité, au temps de la conquête portugaise, par les Cafres et les Zoulous.

Les premiers sont célèbres par leur laideur, les seconds par leur vaillance guerrière ; tous deux par leur férocité.

Le pays est superbe, onduleux et boisé, mais cet éden n'est pas grand : il commence au bord de l'océan Pacifique, et monte vers le nord pendant une centaine de kilomètres.

Là, un désert de cailloux et de broussailles interrompt l'enchanteresse fertilité du site.

Au delà de cette lande désolée, la végétation luxuriante reprend son empire. Nous abordons la République Sud-Africaine, limitée d'un côté par le fleuve d'Orange, et de l'autre par le Limpopo. Le Vaal qui passe au milieu sépare l'Etat d'Orange du Transvaal proprement dit. La colonie du Cap s'étend au dessous abandonnée par ses premiers colons hollandais et français qui ont fui devant la domination anglaise.

Le Transvaal fut enlevé à une race noire des plus sauvages, les Zoulous, par un colon français, Prétorius. L'Etat libre d'Orange, qui s'étend sur l'ancien territoire de la féroce tribu des Matabélès, fut également fondé par un colon d'origine française, Pierre Retcliff.

A cet exode de Français, vers le nord, toute la colonie hollandaise s'était jointe. Les deux races se sont fondues, mêlant le courage pacifique des uns à l'ardeur primesautière des autres, et l'Afrique s'est trouvée dotée d'un peuple qu'elle n'avait point enfanté : les Boers.

Ce nom — dont par parenthèse la prononciation est

si discutée — ils se le donnerent à eux-mêmes pour indiquer qu'ils entendaient faire souche fidèle sur la terre qui les nourrissait. Boers est la corruption du mot allemand *Bauer*, paysan ; on y trouve aussi la racine tronquée de *laboureur*. (1)

Paysans et laboureurs, tels ils entendaient être ; se dévouer au sol et tout en attendre, ce fut le programme de ces colons qui décidèrent d'oublier à tout jamais le vieux monde, contrairement à l'ordinaire habitude des pionniers qui, enrichis par la sève généreuse d'un site, s'en viennent mourir au nid pauvre qui hérite de la richesse rapportée.

Les Boers, en fusionnant leurs origines cosmopolites, ont fondé une autonomie dont l'histoire de l'avenir tiendra compte.

La charrue a commencé leur fortune sociale ; après avoir défriché leur pays, ils le cultivent, et le sang franco-hollandais y trouve la prospérité et la joie. La patience légendaire des sujets d'Orange enfonce le soc et l'esprit français, comme l'alouette, est la chanson des sillons.

Il serait un peu long de raconter les vicissitudes politiques que subirent ces braves gens, qui ne demandaient qu'à féconder la terre et à faire le moins d'élections possibles.

Les Anglais, en 1884, reconnurent enfin l'indépendance de République Sud-Africaine. L'injuste guerre d'aujourd'hui prétendait remettre cette indépendance en cause.

Prétoria est la capitale du Transvaal, elle compte dix mille habitants et un peu plus d'un millier de maisons jetées à travers d'immenses jardins. Cette charmante disposition rend la ville très saine, mais plus difficile à habiter qu'on ne croirait. Les rues ont des lieues de long, et les communications ne sont pas aisées. Toutes les voies sont bordées d'eucalyptus, arbre très assainissant. Le climat est d'une grande douceur, la vie est facile, et les mœurs sont encore très patriarcales.

Le type est beau ; les femmes ne ressemblent ni de près, ni de loin, à nos névrosées qu'une esthétique décadente voudrait imposer comme désidératum de la beauté féminine. De taille moyenne, bien prise, buste

(1) Rappelons que Boer est un mot hollandais qui se prononce *bour*, et signifie *paysan*. — N. de la R.

flexible mais développé, visage aux traits réguliers et déterminés, elles font songer à ces belles Sabines qui dotèrent le Latium d'un peuple superbe.

Ce ne sont point des femmelettes énervées par la paresse d'une existence inutile. Actives ménagères, bonnes mères de famille, elles n'hésitent pas à faire le coup de feu à côté de leurs maris. Les philosophes assurent que l'on juge le degré moral où les lois d'un peuple tiennent la femme, à la façon dont on la demande en mariage. Les usages boers sont, sur ce point, assez curieux.

Lorsqu'un jeune homme veut fonder un foyer, il fait la liste de toutes les jeunes filles qui lui conviennent. Il est à présumer que la préférée arrive au premier rang, et le pis aller au dernier. Alors, il monte à cheval, emportant une boîte de prunes confites, et va droit à la maison du numéro un. Il descend de cheval, frappe à la porte, entre sans rien dire, et dépose sur la table la boîte de prunes.

Si la jeune fille de la maison la prend, le jeune homme est agréé comme fiancé. Alors on lui apporte un siège et, sur la table, les parents de la jeune fille placent une chandelle dans laquelle ils piquent une épingle. Les deux jeunes gens ont la permission de se parler pour faire leurs accordailles pendant tout le temps que la chandelle met, en brûlant, à atteindre l'épingle.

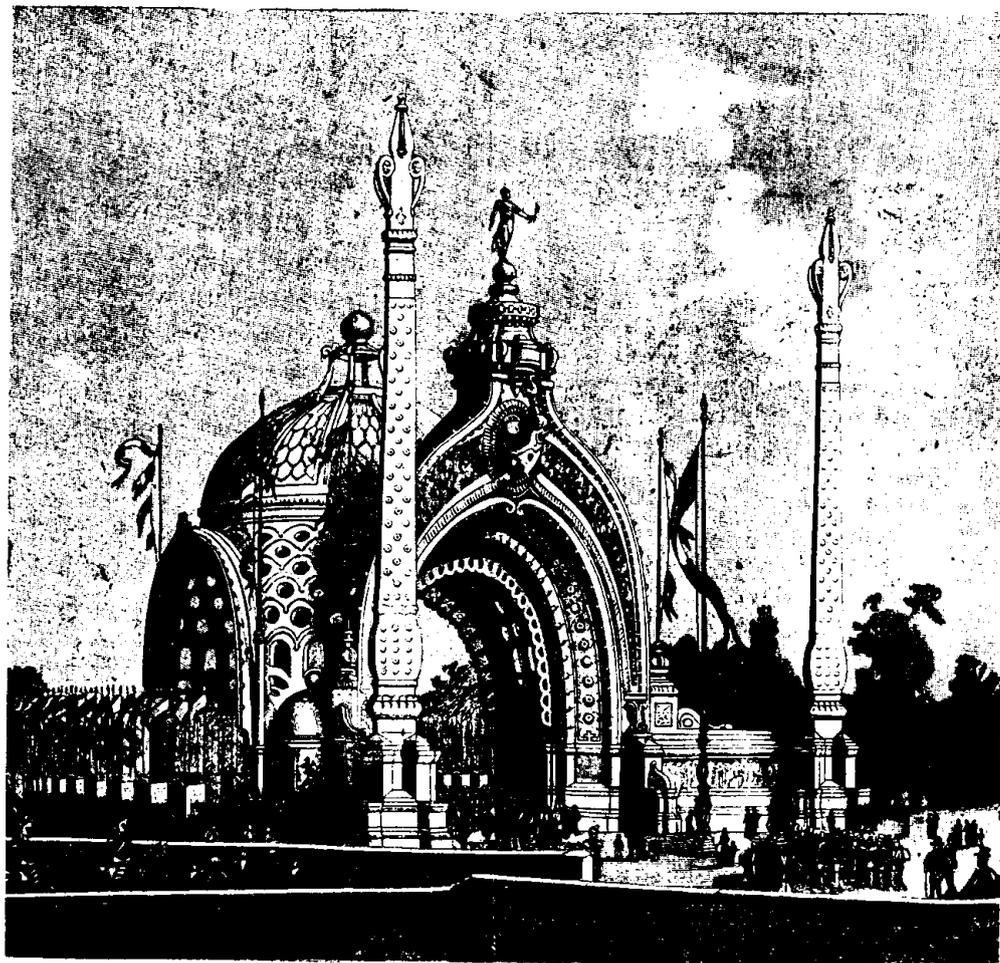
Peut-être les bons parents ne surveillent-ils pas la chandelle de très près, ou bien l'épingle complaisante descend-elle toute seule. Toujours est-il que les conversations s'éternisent. Il y a tant de points à mettre d'accord, pour entrer en ménage ! Pendant qu'on bavarde, la boîte de prunes y passe.

Si, au contraire, la jeune fille a repoussé le présent, le jeune homme repart sans rien dire, et va trouver le numéro deux avec sa boîte de prunes.

Quelle légende vaut, à ce fruit, le gracieux privilège de présider aux fiançailles ? L'histoire est muette sur ce point. Toujours est-il que le prunier n'a jamais de sots rôles.

En Chine, il fait partie de toutes les romances ; il sert de terme de comparaison à toutes les métaphores poétiques ; au Transvaal, il fait rêver les jeunes filles.

Le chef de ce peuple de braves gens, c'est "l'oncle Paul," le président Krüger, un bonhomme corpulent



PARIS : L'EXPOSITION DE 1900. — LA PORTE MONUMENTALE